

Jean-Yves Laurichesse

## Passantes

1

[...]

En buvant mon café, je réfléchissais à ce qui pourrait occuper l'après-midi. Un journal était resté sur une table voisine. J'y cherchai à tout hasard la page des cinémas. Je n'aimais pas d'ordinaire m'y enfermer à cette heure. Leur obscurité factice me paraissait toujours l'envers désespérant du dehors. Mais j'étais à court de désir. La traversée de l'après-midi m'apparaissait de plus en plus aride. Il y avait trois cinémas et je parcourus les titres des films à l'affiche. Je n'en connaissais aucun. Toutefois, mon attention fut attirée par le nom d'un cinéaste italien dont j'avais autrefois aimé les films. Leur lenteur me plongeait toujours dans une rêverie proche du songe. Le film était récent alors que je croyais le cinéaste mort depuis des années. Cette résurrection m'intrigua. Je demandai au serveur de m'indiquer le chemin. Il traça sur un coin de la nappe de papier un itinéraire à travers les petites rues du centre jusqu'au boulevard où se trouvait le cinéma.

La séance était commencée quand je pénétrai dans la salle. Loin d'en être déçu, j'en fus soulagé, car je n'attendais pas une histoire, assez encombré déjà de la mienne. Je n'avais faim que d'images, et celles qui occupèrent l'écran quand je me fus glissé jusqu'à un fauteuil libre – le public, pour ce que j'en pouvais distinguer, était clairsemé – me comblèrent, non sans un léger sentiment d'inquiétude dont je ne compris la raison que plus tard.

Dans une ruelle en pente, entre de hauts murs, marchait un promeneur solitaire, les mains enfoncées dans les poches d'un blouson de cuir. Une porte s'ouvrait brusquement sur sa droite. Une jeune femme aux yeux indifférents, à la bouche légèrement boudeuse, sortait sans le voir et descendait la ruelle d'un pas pressé. Elle était vêtue d'un manteau élégant sur lequel tombait sa lourde chevelure. L'homme la regardait s'éloigner en fixant sur elle un regard d'une intensité inquiétante. Puis il commençait à la suivre mais elle ne semblait pas s'en apercevoir. Elle cueillait au passage une fleur débordant d'un jardin invisible qu'elle respirait, puis la jetait négligemment. Les pans de son manteau un instant entrouvert sur une jupe courte dansaient derrière elle. La ruelle débouchait sur le quai d'un petit port que bordaient de hautes maisons aux façades peintes. Le temps était couvert. La mer agitée faisait se balancer les barques à l'ancre et de courtes vagues débordaient par endroits sur le dallage mouillé. De l'autre côté du port, on apercevait une colline couverte de pins. La jeune femme avait rejoint une autre plus âgée et elles ouvraient les volets de bois d'une boutique dans laquelle elles entraient. C'était un magasin de vêtements. L'homme poursuivait sa marche sur le quai léché par le flot dont on entendait la rumeur continue, puis il revenait sur ses pas, s'arrêtait devant la boutique et regardait longuement la jeune femme agenouillée derrière la vitrine, occupée à quelque rangement, le visage dissimulé par sa chevelure. Elle finissait par lever les yeux et l'apercevant semblait troublée. Il entra finalement, les mains toujours

1

nonchalamment enfoncées dans les poches de son blouson, et sans qu'une parole fût prononcée, le jeu des regards montrait la séduction exercée par l'homme, l'émotion grandissante de la jeune femme. À l'arrière-plan la mer remuante emplissait toute la surface de la vitrine. L'homme esquissait un sourire ambigu, puis sortait de la boutique. Elle lui faisait de la main un signe dont on ne savait s'il était d'adieu ou de promesse. Plus tard, ou un autre jour – elle était à présent habillée simplement, en pantalon bleu marine, pull marin et veste grise – après avoir échangé à l'entrée d'un café quelques mots avec un garçon qui était peut-être son ami, elle s'approchait de l'homme assis à la terrasse donnant sur le port. Il était en train de prendre des notes sur un petit carnet. Il levait les yeux et elle lui disait brusquement qu'elle avait tué son père de douze coups de couteau et passé plusieurs années en prison. On entendait toujours la rumeur des vagues. Il la regardait avec une expression d'angoisse, puis elle s'éloignait vers la mer et il la suivait. Elle s'approchait du bord, tournait plusieurs fois sur elle-même avec grâce, sur le fond de la mer agitée, du ciel nuageux, des collines, puis revenait vers lui et ils faisaient l'un vers l'autre un geste inachevé. Quand elle remontait la ruelle pour rentrer chez elle, l'homme l'accompagnait. Dans la maison ils faisaient l'amour. La caméra effleurait longuement leurs corps nus. Puis l'homme s'en allait et par la fenêtre elle le regardait partir. Alors commençait une autre histoire, dans un autre lieu, l'histoire d'un autre homme et d'une autre femme.

Quand je sortis du cinéma, je marchai au hasard dans les rues. Je n'aurais su dire si j'avais aimé le film, dont j'avais manqué le début et suivi avec distraction les autres histoires. Je trouvais une sorte de maniérisme agaçant au jeu des personnages, aux gros plans trop éloquents sur leurs visages. Mais le petit port italien, le vent mouillé, la rumeur sourde des vagues, la rencontre de la mer et de la pierre, m'avaient profondément troublé. Les personnages ne m'avaient intéressé que comme les émanations charnelles de cette atmosphère particulière. Il me semblait que je les oublierais vite, qu'il ne resterait d'eux et de leur courte histoire énigmatique et décevante que des empreintes presque effacées dans le souvenir au contraire très net de ce petit quai léché par les vagues. Et brusquement, alors que je repassais sans l'avoir cherché devant la Loge de Mer, je compris qu'une même image me poursuivait depuis mon arrivée, celle d'une ville dont la mer baignait les murs, et que je venais de la rencontrer à nouveau sur cet écran où se projetait le rêve d'un vieil artiste battant une dernière fois, comme des cartes, les images qui avaient hanté sa vie.

## 2

[...]

Pour passer l'après-midi, je décidai d'aller revoir le film en étant cette fois attentif à l'histoire qu'avait aimée Elena et dont je n'avais presque aucun souvenir. Comme je l'avais souhaité, il était commencé depuis un moment lorsque je me glissai dans la salle obscure. Je reconnus aussitôt l'atmosphère mouillée du petit port italien, le ciel couvert, les eaux remuantes. Le hasard m'avait fait entrer au milieu de l'histoire qui m'avait tant frappé la première fois. Je fermai les yeux et me laissai envahir par la rumeur de la mer. Les brefs dialogues ne m'intéressaient guère. Il me suffisait de laisser se réveiller des images intérieures qui avaient pris désormais pour moi un sens différent, librement mêlées depuis deux jours aux événements de ma vie. Je laissai ainsi filer le temps, et l'on aurait pu me croire endormi, alors que j'étais pris tout entier par un film parallèle.

Quand j'ouvris les yeux, l'homme au regard trouble faisait à la jeune femme un signe d'adieu à travers le carreau de sa chambre. L'histoire suivante ne m'intéressa pas davantage que l'autre fois, et je faillis m'endormir vraiment. Seule me maintenait éveillé l'attente de la dernière histoire. Elle vint enfin.

Une jeune femme vêtue d'un long manteau bleu strictement boutonné sortait d'un immeuble ancien et commençait à marcher dans les rues pavées d'une ville italienne aux façades décrépies. Un jeune homme à la beauté un peu fate la rejoignait et lui demandait s'il pouvait l'accompagner. Elle lui répondait calmement qu'elle allait à la messe. Sans se laisser démonter, il entreprenait de la suivre tout en engageant la conversation. Elle ne s'y déroba pas, bien que préférant, disait-elle, le silence, mais opposait à toutes ses tentatives pour l'amener sur son terrain, qui était celui de la vie terrestre et de l'amour, des réponses d'une inébranlable simplicité. Elle tournait parfois vers lui son visage à l'expression lumineuse et obstinée. Elle aurait voulu, disait-elle, s'éloigner de son corps. Puis elle continuait sa route comme si rien ne pouvait la détourner de son but ni même ralentir son pas, allant sans hésiter ni faiblir dans le labyrinthe de la vieille ville. Nullement hostile, son léger sourire énigmatique paraissait à la fois dérouter le jeune homme et l'entraîner irrésistiblement. Contraint à plusieurs reprises de courir pour la rattraper, il semblait poursuivre un être insaisissable et dont malgré tous ses efforts il ne pouvait capter la pensée, fixée en avant comme son regard sur un objet invisible. Il s'arrêtait un instant à une fontaine et buvait l'eau coulant de la gueule des lions de pierre, comme s'il voulait s'assurer d'être encore du côté de la vie. Puis il devait à nouveau courir pour se porter à la hauteur de la jeune femme. Ils arrivaient finalement à l'église où elle rejoignait les fidèles tandis qu'il restait un peu à l'écart, à la fois étranger au rituel qui se déroulait, aux chants qui s'élevaient, et fasciné par la petite silhouette bleue et recueillie. Il finissait par s'endormir sur sa chaise et quand il se réveillait brusquement, l'église était vide. Affolé, il se lançait à la poursuite de la jeune femme à travers les rues désertes sur lesquelles la nuit était tombée. Il la retrouvait près de la fontaine à laquelle il avait bu, penchée vers le sol où étaient dessinés des motifs floraux. S'accrochant à ce symbole, il essayait encore par les mots de la ramener vers la vie, mais elle lui disait que seule comptait pour elle la prière, et que quand elle priait elle était morte, un peu. Elle disait cela avec l'inflexion d'une paix infinie. Ils reprenaient leur marche dans la ville sur laquelle se mettait à tomber une pluie battante. Ils pressaient le pas et lorsqu'elle glissait sur le pavé mouillé et tombait au sol, elle était prise d'un fou rire qui était à la fois comme un jeu et comme un défi. Il l'aidait à se relever et ils couraient côte à côte à travers les rues luisantes de pluie, fugitivement rapprochés par l'averse, jusqu'au moment où ils arrivaient devant la porte de l'immeuble dans lequel elle entrait sans lui dire adieu. Il laissait la porte se refermer, mais tandis qu'elle commençait à monter le grand escalier qui se perdait en tournant dans les étages, il entrait à son tour et montait derrière elle. C'est au moment où elle ouvrait la porte de son appartement qu'il demandait à la revoir. Elle tournait alors vers lui son visage sur lequel se devinait une pitié très pure, au bord de l'amour mais s'en éloignant inexorablement, et elle lui disait simplement qu'elle entrait au couvent le lendemain. La porte se refermait sur elle et le jeune homme, comme assommé par ses paroles, redescendait l'escalier et s'éloignait sous la pluie.

Je sortis fortement troublé du cinéma, après avoir vu dans les dernières images du film s'effacer derrière une vitre pleine d'ombre, comme s'enfonçant dans une eau profonde, le visage inquiétant de l'homme qui en avait été le fil conducteur, et sans doute la projection errante de son auteur. Le personnage de la jeune femme m'avait infiniment

touché par sa manière de marcher d'un pas à la fois léger et décidé à la lisière du visible et de l'invisible, de la vie et de la mort, sans hostilité ni mépris à l'égard de celui qui tentait si gauchement de la dévier de son chemin, acceptant de quitter des yeux par instants l'horizon lumineux vers lequel elle semblait avancer pour tourner parfois vers lui son regard étonné et lui adresser des paroles si simples et si étranges qu'il ne savait y répondre. Je comprenais qu'elle était le reflet inversé de la première jeune femme, la lumière de son ombre, fuyant son corps comme l'autre s'y précipitait, ce qui n'était sans doute que deux manières différentes de se perdre. Je m'étonnais de ne pas avoir été sensible la première fois à ce mystère. Peut-être m'avait-il été caché par le climat si pleinement matériel de l'autre histoire, le mouvement sensuel de la mer et des corps, à quoi s'opposaient la géométrie sévère des rues de la ville et la trajectoire de ces êtres qui, comme des planètes aux orbites différentes, ne pouvaient se rejoindre.

Jean-Yves Laurichesse est né en 1956 à Guéret (Creuse). Il a publié quatre romans aux éditions *Le temps qu'il fait* : *Place Monge* (2008), *Les pas de l'ombre* (2009), *L'hiver en Arcadie* (2011), *Les brisées* (2013). Professeur de littérature française à l'Université de Toulouse II-Le Mirail, il a aussi publié des essais et des articles sur le roman moderne et contemporain (en particulier sur Giono, Simon, Millet). Site personnel : <http://jylaurichesse.e-monsite.com>. Ce texte est extrait d'un roman inédit.